

‘Tyrant’ ou comment lutter contre les stéréotypes

Alors qu'ils essayent de contrecarrer les clichés sur les arabes, certains producteurs et scénaristes américains finissent par renforcer involontairement les stéréotypes.

Evelyn Alsultany

Dans mon livre *Arabs and Muslims in the Media: Race and Representation after 9/11*, je parle de ma surprise lorsque j'ai observé une tendance, après le 11-S, à donner une image positive des arabes et des musulmans. Plus concrètement, ce que j'ai découvert dans cette recherche, c'est une nouvelle forme de représentation que j'appelle « représentations complexes simplifiées ». Il s'agit de stratégies employées par les producteurs, les scénaristes et les réalisateurs de télévision pour donner l'impression d'offrir des représentations complexes et éclectiques qui, cependant, continuent à présenter les arabes et les musulmans d'une façon simplifiée. C'est là une approche qui tente de compenser une représentation négative avec une autre positive afin d'éviter les stéréotypes. Par exemple, si une émission de télévision ou un film parle des actions terroristes perpétrées par des arabes ou des musulmans, pour contrecarrer le cliché qui associe ces groupes au terrorisme, l'équipe de production a l'habitude d'inclure une représentation positive d'un arabe ou d'un musulman, généralement sous la forme d'un citoyen des États-Unis patriotique ou d'une victime innocente d'un crime de haine.

S'il est vrai que ces stratégies supposent sans doute une avancée par rapport aux précédentes caractérisations des méchants sans nuances, je soutiens que la forme de représentation qu'elles offrent est toujours loin d'être idéale. Les images positives donnent souvent l'impression d'être quelque chose de nécessaire que l'on ajoute seulement pour apaiser les groupes de contrôle tels que le Conseil des relations américano-islamiques et le Comité américano-arabe de lutte contre la discrimination. Qui plus est, même si leur volonté est d'affaiblir les idées préconçues, ces stratégies se contrecarrent à leur tour avec des fils conducteurs plus importants qui sont basés sur ces mêmes stéréotypes, en même temps qu'ils les renforcent.

Avec ce texte, je ne veux pas sous-estimer les efforts de divers scénaristes et producteurs pour créer des his-

toires et des personnages plus nuancés, mais plutôt mettre en relief les significations que les images et les trames sur les arabes et les musulmans produisent dans la période post 11-S.

La série de télévision *Tyrant* nous offre un cas pratique de ce processus paradoxal à travers lequel des scénaristes et des producteurs tentent de modifier les stéréotypes, mais finissent par les reproduire. *Tyrant* est sortie sur la chaîne FX en 2014 et une deuxième saison a été signée. La trame tourne autour de la relation entre deux frères arabes, fils du dictateur d'Abboudin, un pays imaginaire. Jamal al Fayed, brillamment interprété par Ashraf Barhom, est probablement le premier acteur arabe jouant un rôle principal dans une émission de télévision américaine de prime-time. Il s'agit d'un personnage complexe et d'un dictateur brutal. Son frère Bassam, connu sous le nom de Barry et interprété par Adam Rayner, retourne en Abboudin avec sa femme américaine et leurs deux enfants adolescents après avoir vécu 20 ans aux USA. Barry, qui est devenu un prestigieux pédiatre, a vécu un exil auto-imposé de son pays d'origine. Il se montre réticent quant à son retour en Abboudin et il projette un voyage très bref afin uniquement d'assister au mariage de son neveu. Cependant, au cours de la visite, son père décède, son frère devient le nouveau président-dictateur du pays au milieu d'une révolution populaire à la portée de plus en plus ample, et Barry se sent obligé de rester pour aider son frère à sortir de la crise. Comme on pouvait s'y attendre, les frères de *Tyrant* diffèrent sur la façon de diriger l'imaginaire Abboudin. Barry veut introduire la démocratie dans son pays divisé. Il tente de discuter avec Jamal pour que celui-ci envisage une nouvelle façon de gouverner, pour qu'il écoute l'opposition et qu'il réponde aux désirs des gens. Mais Jamal semble incapable de faire quoi que ce soit si ce n'est réprimer sans pitié, aborder les problèmes à travers la violence et, tout simplement, tuer ses adversaires ou quiconque exprimerait sa dissidence.

Evelyn Alsultany, professeur associée du Département de Culture Américaine de l'Université de Michigan, où elle travaille en tant que coordinatrice d'Études Arabes et Musulmanes Américaines. Elle a publié *Arabs and Muslims in the Media: Race and Representation after 9/11* (2012). Pour plus d'information voir <http://EvelynAlsultany.com>

Après le 11-S, de nombreuses émissions avec des personnages arabes ou musulmans ont traité directement ou indirectement la guerre contre le terrorisme. *Tyrant* s'écarte de cette tendance en se faisant l'écho d'autres événements mondiaux, en particulier le *Printemps arabe*. Elle ne centre pas son attention sur la lutte contre le terrorisme de l'Administration américaine, mais plutôt sur une dictature arabe qui doit affronter des manifestations exigeant la démocratie. Son point de départ admet de nombreux personnages et de points de vue arabes et, ainsi, elle présente un plus grand potentiel pour représenter la complexité que d'autres séries de télévision centrées sur le terrorisme. Et, de ce fait, à première vue, la série présente un éventail apparemment divers de personnages arabes. On retrouve Fauzi Nadal (interprété par Fares Fares), l'ami d'enfance de Barry, devenu journaliste et appuyant la révolution contre la dictature d'Al Fayed. Fauzi est une combinaison curieuse : un personnage arabe incarné par un acteur arabe que l'on présente comme une personne intègre qui croit en la démocratie. Parmi les autres personnages arabes, l'on retrouve un jeune homosexuel (non déclaré, bien sûr), un général cruel et les victimes innocentes du régime d'Al Fayed. Le développement de ces personnages pourrait entrer dans des sujets complexes, mais leur potentiel est éclipsé par la relation et la narration les plus importantes de la série : l'interaction entre les deux frères.

L'essence américaine et l'essence arabe

Dans ce cas-là aussi il existe de multiples opportunités de développement des personnages, mais chaque fois qu'ils effectuent un effort pour exploiter leur potentiel, les oppositions lamentablement familières entre l'essence américaine et l'essence arabe se répètent. Cela fait 20 ans que les frères ne se sont pas vus, et la série met en relief les dynamiques entre eux, en soulignant le fait qu'ils ont grandi dans la même famille, mais avec des résultats radicalement différents. Étant donnée sa condition de frère aîné, le poids des attentes et la responsabilité de la succession de son père au gouvernement retombent sur Jamal. Les flashbacks vers leur enfance révèlent un événement traumatique où le père d'un jeune Jamal lui tend une arme et lui ordonne de tuer un homme pour compléter sa formation. Puisque Jamal n'ose pas, Bassam, ou Barry, le fait à sa place. La scène rétrospective nous laisse entrevoir un Jamal jeune et vulnérable, et elle offre au public l'opportunité de développer une compréhension plus riche du personnage et des faits qui l'ont transformé en ce qu'il est. Avant il était innocent; ce n'est pas un dictateur violent parce que c'est quelque chose d'innée chez lui ou parce que c'est dans son sang. D'un côté, la série montre que Jamal a été élevé pour être violent et, donc, que la violence n'est pas dans sa nature; mais, de l'autre, elle insinue qu'il est présumable qu'elle fasse partie des

expectatives culturelles où il a été élevé. Il s'agit d'un mécanisme typique des représentations complexes simplifiées, où un stéréotype est remis en question pour être ensuite renforcé involontairement.

Mais, quelle que soit la profondeur ajoutée par ces scènes rétrospectives de l'enfance, cette profondeur est contrecarrée par la relation dichotomique qui oppose les deux frères sous la forme de l'arabe par nature contre l'américain. Barry revient à Abboudin sans aucune trace d'accent arabe. Sa façon de parler est américaine, tandis que Jamal le fait dans un anglais avec un accent arabe indéniable. Qui plus est, Barry est interprété par un acteur britannique (Adam Rayner), sans aucune ascendance arabe, tandis que Jamal, comme on l'a dit auparavant, est incarné par l'acteur arabe Ashraf Barhom. Dans la série, le fait que Barry ne ressemble pas à un arabe est attribué au fait que la mère des garçons était une britannique blanche. Nous pouvons supposer que l'un des frères métisses a fini par avoir une peau plus claire que l'autre, et que l'un d'entre eux peut passer pour un américain ou un britannique blanc, tandis que l'autre non. En dernière instance, Barry ne donne même pas l'impression d'être un arabe ou un américain d'origine arabe. La façon dont il se présente lui-même, transmet à l'audience qu'il s'agit d'un américain blanc. Et ce n'est pas tout : il est marié à une américaine blanche, et ses deux enfants adolescents, malgré le fait qu'ils soient « métisses », sont aussi perçus comme des américains blancs. Rien ne les identifie comme des arabo-américains, et ils sont représentés comme des américains blancs en visite dans un pays étranger.

Les relations des frères avec leurs femmes respectives ne fait que renforcer l'opposition entre arabes et américains. Molly (Jennifer Finnigan), la femme de Barry, est aussi médecin, et ils représentent un couple qui maintient une relation égalitaire où ils agissent comme des amis intimes et des compagnons loyaux. Par opposition, Jamal et sa belle Leila (Moran Atias) sont unis pour gouverner Abboudin par la force afin de maintenir leur position de pouvoir, mais ce n'est pas là un mariage où l'amour et la fidélité règnent. Jamal est un violeur coureur de jupons. Il viole les femmes et il agresse sexuellement sa belle-fille le jour de son mariage. Il paye une prostituée américaine pour qu'elle soit disponible pour lui avec laquelle il maintient une relation amoureuse jusqu'à ce qu'il lui fasse part de ses sentiments les plus vulnérables et il décide alors qu'il doit la tuer pour éviter que personne ne le sache. Le message est clair : les hommes arabes ne sont pas capables de maintenir des relations égalitaires avec les femmes, les américains, oui.

Mais en même temps, Barry vit sur le seuil qui sépare ses conditions d'arabe et d'américain, de telle façon qu'il y a des moments où il dévoile aussi sa nature arabe « essentielle » et il se montre plus despotique avec sa femme et ses enfants. La représentation de ce duel interne entre les identités arabe et américaine est connue. Dans le film de 1921, *Le cheikh*, le personna-



Photogramme de la série *Tyrant*. / WWW.BOLSAMANIA.COM

ge de Rudolph Valentino exhibe une capacité semblable pour penser rationnellement comme un européen et agir brutalement comme un occidental « transformé en arabe ». Si nous faisons un bond en arrière jusqu'à *Jamais sans ma fille*, un film de 1991, nous voyons un médecin irano-américain qui est un mari et un père affectueux à Michigan, mais qui une fois arrivé en Iran commence à les maltraiter, dans une sorte de retour à ses « véritables » racines qu'il expose à ce moment-là. Les conflits de ce genre de personnages sont d'un dramatisme convaincant, mais lorsqu'il s'agit du Moyen-Orient, ils renforcent aussi les persistantes dichotomies entre l'Orient et l'Occident.

Par conséquent, malgré les occasionnelles lueurs de complexité et son potentiel pour l'aborder, *Tyrant* retombe dans les oppositions stéréotypées entre les identités arabes et américaines : les hommes arabes sont des narcissistes violents incapables de maintenir des relations égalitaires avec les femmes ou avec

quelque personne que ce soit sur laquelle ils aient du pouvoir, tandis que les américains (ou ceux qui le sont devenus) sont raisonnables et ils croient en la liberté, la démocratie et l'égalité, aussi bien dans leurs relations privées que dans la sphère publique et politique. Les représentations des arabes dans *Tyrant* sont en accord avec d'autres tendances plus étendues à la télévision après le 11-S, qui se caractérisent par un éloignement surprenant des clichés les plus flagrants des décennies précédentes. Les choses s'améliorent, mais nous sommes encore loin de pouvoir proclamer que nous avons atteint une époque post-raciste. Des séries comme *Tyrant* nous rappellent que nous devons aller au-delà du fait de savoir si une image est « bonne » ou « mauvaise » pour réfléchir à la façon dont les images produisent des significations et des logiques qui justifient l'exclusion, et au fait que la véritable complexité exige autre chose que des contrastes marqués entre oppositions dichotomiques. ■